

Nos monuments invisibles

Yannick Marcoux

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcoux, Y. (2019). Nos monuments invisibles. *Liberté*, (323), 73–73.

Nos monuments invisibles

YANNICK MARCOUX

Nous sommes en avril 1990, aux lendemains de la chute du mur de Berlin. Le monde vient successivement de subir l'horreur nazie, la menace nucléaire et les déchirures de la guerre froide, événements ayant nourri les imaginaires de la fin du monde. La vie sur Terre semble alors moins compromise et, au cœur du quartier historique de la ville allemande de Sarrebruck, la nuit se réinstalle. Les étoiles retrouvent leur campement au-dessus du château, grandiose aux abords de la rivière de la Sarre.

Devant le château de Sarrebruck, où siège aujourd'hui le gouvernement régional, la grande place publique constituée de 8000 pavés est plongée dans le silence. En face, les lumières du Musée historique de la Sarre sont éteintes. En bordure de la rue tout près, quelques lampadaires grésillent à l'unisson avec les réverbères des bâtiments résidentiels, cordés les uns sur les autres, qui montent la garde.

Surgissent alors deux jeunes hommes, bouteille de bière à la main, le pas ivre, charriant des sacs en cuir suspendus lourdement à leurs épaules. Ils parlent fort, chantent parfois, trinquent en riant, puis s'arrêtent au milieu de la place, se défont de leur attirail et observent les alentours. Personne. Sans cesser de festoyer, à l'aide d'un marteau et d'un pic, ils entreprennent de desceller quelques pavés de la place, choisis au hasard, pour leur substituer temporairement ceux, semblables, qu'ils ont apportés. Ils fixent un clou sur chacun d'eux, afin de pouvoir les localiser plus tard, une autre nuit, à l'aide d'un détecteur de métal.

En réalité, ces jeunes hommes sont en mission. Étudiants de l'École des beaux-arts, ils agissent clandestinement sous la gouverne de l'artiste conceptuel Jochen Gerz. Parce que le château a hébergé une cellule de la Gestapo, sous le III^e Reich, l'endroit est tout désigné pour y réaliser l'œuvre de Gerz, conçue pour symboliser les quelque 2146

cimetières juifs sur le territoire allemand qui, à partir du règne nazi, ont été détruits ou abandonnés.

Le manège se poursuit pendant de nombreuses nuits. Chaque fois, douze à seize pierres sont subtilisées puis transportées à l'atelier, où on y grave la date à laquelle elles ont été retirées et le nom d'un des 2146 cimetières. La nuit subséquente, on les replace, l'inscription face contre terre, les rendant ainsi impossibles à distinguer des pierres intouchées, d'où le nom *Monument invisible, 2146 pierres contre le racisme*.

Au bout d'un an, parce que leur tapage nocturne répété éveille les soupçons, Gerz et ses étudiants rendent leurs travaux publics. Plusieurs éditoriaux de la presse locale taxent alors leur travail de vandalisme et la frange conservatrice politique demande que le projet soit arrêté, mais celui-ci est néanmoins reconnu par le gouvernement en août 1991. Les travaux se poursuivent pendant deux autres années, avant que le monument soit officiellement inauguré, et la grande place, rebaptisée place du Monument invisible.

Parmi les opposants au projet, certains firent valoir qu'il ne s'agissait peut-être que d'un canular conceptuel. Or, cela importe peu. Le monument n'est pas tant implanté au centre de la ville qu'au cœur de l'esprit public. Gerz évite ainsi l'écueil de ces monuments qui, fixés dans le temps, se fondent dans le décor et, dans un malheureux paradoxe, finissent oubliés.

L'œuvre évoque la Shoah et, plus encore, restaure les traces de l'existence de ces juifs disparus de notre récit collectif. Parce qu'il est fondamental de ne pas oublier, Gerz a tenu à nous rappeler qu'un monument ne devrait jamais se substituer à notre mémoire. Ainsi voulait-il nous protéger de la répétition de nos propres erreurs.

Ce que nous choisissons de raconter en dit beaucoup sur ce que nous sommes. Nous qui avons planté des arbres et arraché des forêts, rasé des

villes et érigé des gratte-ciels, alimenté la violence et fait voyager notre curiosité jusque dans de lointaines galaxies, nous qui sommes capables du pire comme du meilleur, que retiendrons-nous de notre histoire?

Aujourd'hui, à nouveau, notre imaginaire se nourrit de notre fascination de la fin du monde: une crise est annoncée. Elle ne relève pas de la même violence – même qu'elle nous semble irréaliste –, mais elle puise elle aussi son origine dans l'ignorance, l'avidité et un mépris de nous-mêmes. L'avenir est dans la grisaille de la crise écologique et il faut se rappeler que cette croûte terrestre sous l'asphalte, ce frêne acharné dans son carré de gazon et ce fleuve qui traverse le Québec sont autant de monuments invisibles. Nous avons besoin d'eux pour comprendre ce que nous sommes, que nous devons cette vie à ce qui nous précède, à la tribu des vivants, tout comme à l'architecture des astres et des choses.

Notre généalogie remonte à 2,8 millions d'années. Notre planète est vieille de 4,54 milliards de révolutions autour du Soleil. De nouveaux défis s'imposent. Saurons-nous trouver en nous cette mémoire collective, intangible, cachée dans le palimpseste de nos existences et de nos terres empruntées, pour offrir à notre tour, à des générations et des générations, des grandes places qui reposent en paix, la nuit, à l'ombre de la magnificence d'un château?

Jochen Gerz était clairvoyant: «Le monument existe parce que nous sommes ici. La mémoire ne peut avoir de lieu en dehors de nous.» De la même façon, la vie ne peut avoir lieu en dehors du monde, et c'est ensemble que nous perdrons ou préserverons l'existence de ces nombreux monuments. **(L)**

♦ Diplômé de l'UQAM en Études littéraires, **Yannick Marcoux** est critique littéraire au *Devoir*. Il collabore à plusieurs magazines, blogues et revues littéraires, en tant que prosateur, poète et chroniqueur.